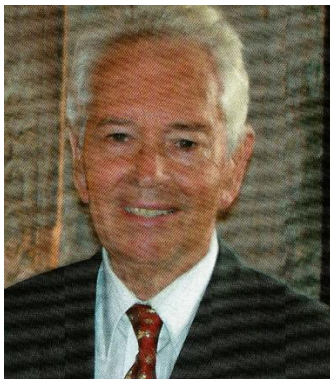




**Séance du 5 mars 2021 à 14h**  
**Présidée par Marc Aicardi de Saint-Paul**

## *Installation de M. Stéphane Richemond*



### **Eloge de Philippe Laburthe-Tolra Par Stéphane Richemond**

Monsieur le Président,  
Monsieur le Secrétaire Perpétuel  
Chères Consœurs et chers Confrères  
Chers Amis de l'Académie  
Mesdames et Messieurs

Avant de prononcer l'éloge de Philippe Laburthe-Tolra, je souhaiterais exprimer ma reconnaissance à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer qui m'a fait l'honneur de m'élire membre titulaire en cinquième section au siège de notre regretté confrère qui y fut élu en 2010. Il y fut installé le 18 octobre 2013 par le président Philippe Bonnichon sur le siège du Préfet Jean Clauzel, et nous a quittés le 2 novembre 2016.

Je voudrais aussi remercier chaleureusement Jean-Claude Lesourd de sa beaucoup trop élogieuse présentation. Je ne suis pas sûr d'avoir mérité ce portrait bien flatteur. C'est pour moi un honneur d'être installé au siège de Philippe Laburthe-Tolra, pour qui j'ai une grande estime, dont je vais m'expliquer.

C'est un excellent usage que de se pencher sur la vie et les travaux de nos prédécesseurs, d'en faire la synthèse. Je me plie avec plaisir à cette tradition d'autant plus volontiers que je m'en sens très honoré, et qu'elle me sera un jour appliquée.

En préparant mon hommage, je me suis naturellement posé la question de ce qui me rapprochait de mon prédécesseur, comme vous l'aviez fait vous-mêmes, chères consœurs et chers confrères.



Philippe Laburthe-Tolra et moi-même avons tous les deux travaillé en Afrique subsaharienne à l'occasion d'expatriations successives, tous les deux en tant qu'assistant technique de la Coopération française, et c'est à cette occasion que notre vocation africaniste s'est affirmée chez chacun de nous, ethnologique pour le philosophe Laburthe-Tolra, iconographique pour le mathématicien que j'étais.

Philippe Laburthe-Tolra a d'abord séjourné au Dahomey (actuel Bénin) puis au Cameroun et plus tard en Haute-Volta, moi-même, en Côte d'Ivoire puis au Bénin. Nous avons donc tous les deux servi dans l'ancien Dahomey, Philippe Laburthe-Tolra dans la capitale de Porto-Novo, et moi-même, à 40 kilomètres à l'ouest, à Cotonou. Mais Porto-Novo avait plus d'épaisseur culturelle et les escapades que j'y fis me donnèrent beaucoup de plaisir. J'y ai organisé plusieurs expositions iconographiques dont celle conçue en 2010 par notre Académie, pour la commémoration des Indépendances africaines à l'occasion de leur cinquantenaire. Je l'avais envoyée à Porto-Novo avant qu'elle n'achève son parcours itinérant à Parakou, à 350 kilomètres au Nord.

Quant au Burkina Faso, je partage avec lui mon affection pour ce pays où je fis de nombreux séjours, tant à titre professionnel que personnel. C'est au cours de l'un de ceux-ci que Monsieur le Secrétaire perpétuel et moi-même avons inauguré au Musée national l'exposition commémorative des Indépendances africaines, il y a déjà 10 ans.

Jamais deux sans trois, et pour finir, après le Bénin et le Burkina, nous avons eu une troisième destination commune, celle de la ville de Lomé, capitale du Togo où il enseigna, et où j'ai monté plusieurs expositions, dont celle précitée, conçue par notre Académie. J'ajoute que j'ai une affection particulière pour la ville de Lomé, son histoire urbaine et son iconographie auxquelles je viens de consacrer un second livre paru il y a quelques semaines et qui concerne la période du Mandat français.

Mais au-delà de nos destinations communes, nous nous sommes tous les deux intéressés aux habitants des pays visités, à leur histoire, leur culture, jusqu'à apprendre leur langue, l'éwondo du Cameroun pour Laburthe, le dyula de Côte d'Ivoire et le bambara du Mali pour moi-même. Fils d'Auguste Laburthe-Tolra, libraire-éditeur, et de Renée Degoutin, notre confrère naquit le 9 juillet 1929 à Paris. Il disait avoir passé son enfance entre le bruit des feuilles et l'odeur des livres.

Si son père était agnostique, sa mère était, elle, une catholique fervente et leurs trois enfants reçurent une éducation religieuse. Sa mère fut par son exemple à l'origine de la foi chrétienne du jeune homme qui le conduisit à rejoindre le mouvement des Cœurs Vaillants. Plus tard, il fit partie des Jécistes, c'est-à-dire les militants de la Jeunesse Etudiante Chrétienne, puis du centre Richelieu des étudiants catholiques de la Sorbonne, enfin des Jésuites.

Le jeune Laburthe-Tolra passa son enfance à Paris et fit ses études primaires à l'école privée La Rochefoucauld et secondaires au lycée Montaigne. Il obtint son Baccalauréat de Philosophie à l'âge de 17 ans à peine et poursuivit sa formation en classes d'Hypokhâgne et de Khâgne, à Louis-le-Grand à l'issue desquelles il obtint ses premiers certificats de licence de lettres en Sorbonne en 1948.



Sa foi chrétienne le conduisit, à l'âge de 19 ans, à envisager la prêtrise. Il entra dans la Compagnie de Jésus. Durant deux années, au cours de son Noviciat, il y étudia la philosophie comme Jésuite sans penser alors qu'il suivait une excellente préparation à l'agrégation. Au Noviciat, il se lia avec Philippe de Rosny, futur prêtre jésuite et anthropologue comme lui au Cameroun.

Il interrompit ses études pour effectuer son service militaire en 1951-1952. Il fit ses classes à Verdun puis fut élève officier de réserve à Idar-Oberstein, en Allemagne, et aspirant au 62<sup>e</sup> régiment d'Artillerie à Tunis. Il devint lieutenant puis capitaine de réserve, honoraire à partir de 1962.

Il reprit ses études au Noviciat à l'issue de son service militaire et obtint sa licence ès-lettres libre, en 1954. Mais il s'intégrait mal à un groupe et quitta les Jésuites en 1955. L'année suivante, il obtenait sa licence d'enseignement en philosophie.

Il enseigna alors en classe de seconde le français et le latin de 1954 à 1958, successivement au Mans, à Evreux et à Paris, mais le jeune enseignant brigua l'agrégation de philosophie. En 1958, parallèlement à ses enseignements, il suivit à Paris sous la direction de Ferdinand Alquié un DES de philosophie dont le sujet était *L'irruption de la dialectique contemporaine sur la pensée religieuse*. Pour l'agrégation, il fallait un diplôme scientifique. Alors que beaucoup se contentait d'un certificat de biologie, il choisit la difficulté et prépara son Baccalauréat de mathématiques qu'il réussit en juillet 1960, avec une mention Bien. Il suivit les cours de l'IAE en droit et économie et réussit l'agrégation de philosophie en juillet 1962.

En tant que jeune agrégé, Philippe Laburthe-Tolra savait qu'on ne lui accorderait pas de poste à Paris. Plutôt que d'aller enseigner en province, il préféra candidater pour un poste outre-mer. Par ailleurs, l'idée de quitter son pays et de connaître des hommes différents lui souriait. Il avait présent à l'esprit l'exemple de son grand-père ingénieur des Mines qui avait fait carrière sur les cinq continents. Il demanda d'abord, sans succès, à partir pour le Viêt-Nam, puis brigua un poste d'enseignant à Abidjan qui dût être offert à un plus ancien que lui et c'est un poste au Dahomey qui lui fut finalement proposé. Il aurait pour tâche d'ouvrir une propédeutique littéraire.

C'est en septembre 1962 que notre futur confrère partit enseigner la philosophie au lycée de Porto-Novo. À sa prise de poste, le jeune enseignant eut quelques déceptions : celle de ne pas avoir été accueilli à son arrivée à Cotonou, à une heure de mauvaise route de son lycée, d'avoir dû batailler pour obtenir une villa convenable et pour monter comme prévu une classe de propédeutique. Ces problèmes résolus, il monta sa nouvelle classe et, avec l'aide de l'UNESCO, créa la bibliothèque dont elle avait besoin.

Au Dahomey, il fit connaissance d'une jeune agrégée, Hélène d'Alméida-Topor, historienne aujourd'hui bien connue, de Paul Hazoumé, auteur de *Dogucimi* en 1938, le premier roman africain en langue française, ainsi que de l'écrivain et ethnologue Julien Alapini.



Le jeune coopérant avait l'ambition d'entrer dans l'enseignement supérieur français ce qui nécessitait qu'il fasse une thèse. Se rendant compte qu'il ne pourrait la commencer en philosophie à Porto-Novo compte tenu de l'absence de centre de documentation, il lui fallait choisir un sujet compatible avec la matière qu'il pouvait trouver sur place. C'est la raison pour laquelle il s'intéressa à l'ethnologie et plus spécifiquement aux conversions religieuses au Dahomey.

Cette première expatriation fut donc à l'origine de sa découverte de l'ethnologie qui fut l'une des passions de sa vie, bien qu'il n'eût pas le temps d'entreprendre au Dahomey les études de terrain qu'il projetait.

Lorsque que l'on monte une formation, tout l'intérêt réside dans l'élaboration des programmes et donc dans les études et réflexions qui y conduisent. Ceci exige que l'on puisse disposer d'une certaine liberté, mais le ministre de l'Education nationale voulait que l'on suive strictement les programmes de l'université de Grenoble. Déçu de ne pouvoir introduire en Propédeutique les cours de sociologie et de linguistique qu'il aurait souhaité, le jeune coopérant décida de rentrer définitivement, quitte à n'obtenir qu'un lycée de province.

Philippe Laburthe-Tolra est donc resté deux années au Dahomey où il a fondé le Centre d'Enseignement Supérieur de Porto-Novo dont il fut naturellement le premier directeur et qui fut l'embryon de la future Université nationale du Bénin.

Alors qu'il s'apprêtait à rentrer définitivement, un poste d'enseignant et de chef du département de philosophie fut ouvert à l'Université fédérale du Cameroun. Il fit un bref passage à Yaoundé et en fut enthousiasmé. Il candidata alors sur le poste, prit ses fonctions en octobre 1964 et y exerça jusqu'en février 1972.

Les Camerounais acceptaient volontiers des programmes qui ne soient pas calqués sur ceux des universités françaises et le nouvel arrivant put « africaniser » à volonté les enseignements dont il avait la charge.

Philippe Laburthe-Tolra aurait pu se satisfaire de faire ses heures, une dizaine par semaine tout au plus, de jouer au tennis et de s'intéresser aux beautés locales le reste du temps. Mais il était doté d'un esprit curieux, passionné et bien doué, doublé d'ambition et d'une grande force de travail. Apprécié pour son implication dans ses tâches, il fut décoré du Mérite camerounais en 1966, soit à peine deux années après son arrivée.

Parallèlement à ses recherches, Laburthe-Tolra s'intéressa à l'œuvre du futur prix Nobel nigérian Wole Soyinka. En 1968, il publia un long article intitulé « Soyinka ou la Tigritude » dans la revue camerounaise *Abbia* et traduisit en français l'année suivante sa pièce de théâtre *Le Lion et la Perle*.

Il voyagea beaucoup dans le pays surtout au cours de sa première année. Il apprit l'allemand et traduisit le livre de Curt von Morgen *Le Cameroun du Sud au Nord – Voyages et explorations dans l'arrière-pays de 1889 à 1891*, ouvrage qu'il commenta abondamment. Ses commentaires du livre de Von Morgen donnèrent lieu à la publication d'un second tome, en 1974, deux années après son retour.



Dès 1966, en vue de la soutenance d'une thèse d'État, Laburthe-Tolra entreprit des recherches sur la conversion rapide et massive des Beti au christianisme sous les directions successives d'Éric de Dampière puis de Jean Stoetzel. Il bénéficia de l'arrivée, en 1965, à Douala, du fameux ethnologue Claude Tardits qui l'avait précédé à Porto-Novo, et aussi au Cameroun, à Fouban, chez les Bamoun dont il avait appris la langue. Tardits, qui séjourna trois années à l'université de Yaoundé afin d'y créer un département de sociologie, encouragea et conseilla le jeune apprenti-ethnologue qui lui en sut toujours gré.

Philippe Laburthe-Tolra se lia d'amitiés avec Martin Atangana, un prêtre qui fut enchanté de l'accompagner dans ses enquêtes de terrain. De même, il rencontra un jeune instituteur qui connaissait bien les rituels éwondo ainsi que la langue des anciens qu'il pouvait lui traduire en contexte. Les enquêtes avaient principalement lieu dans les villages de Minlaaba, en pays éwondo, à une centaine de kilomètres au sud de Yaoundé où les Pères allemands avaient fondé une mission catholique en 1912. Ceci le conduisit à apprendre la langue éwondo, ce qu'il l'aida beaucoup. Souvent accompagné et muni d'un magnétophone, le jeune ethnologue eut de nombreux entretiens en brousse, dans des cases africaines où il lui arrivait souvent de rester plusieurs jours, avec son lit pliable.

Notre confrère a oublié de préciser dans son curriculum-vitae qu'il a été initié grand prêtre du Tso, en 1967, à l'occasion du dernier grand rituel complet qui eut lieu, car celui-ci est tombé par la suite en désuétude. Le rituel qui avait duré neuf jours consécutifs lui donna le pouvoir de guérir certaines personnes atteintes de la tuberculose.

À partir de 1970, conscient qu'il aurait bientôt la matière pour soutenir une thèse, il envisagea son retour et s'inscrivit sur les listes d'aptitude à l'enseignement supérieur en mention sociologie. En février 1972, il quitta le Cameroun mais y revint enseigner en décembre de la même année, puis en 1982, enfin en 1984, pour présider les jurys de trois soutenances de thèse, encore en 1993 pour une consultation sur la réorganisation de l'université de Yaoundé 1, et en 2001, pour donner un cours d'anthropologie religieuse.

En 1971, il publia avec René Bureau, à Yaoundé, un ouvrage de philosophie à l'usage de l'Afrique intitulé. *Initiation africaine – supplément de philosophie et de sociologie à l'usage de l'Afrique noire* (Éditions CLE, Yaoundé).

En février 1972, Philippe Laburthe-Tolra fut chargé d'enseignement à l'université de Haute-Bretagne (Rennes II). L'année suivante, il fut nommé directeur de l'UER de Psychologie, Sociologie et des Sciences de l'Éducation.

Sa thèse intitulée *Minlaaba, histoire et sociétés traditionnelles chez les Beti du Cameroun méridional* fut soutenue le 19 juin 1975. Elle fut reprise et corrigée dans un ouvrage intitulé *Les Seigneurs de la forêt*, édité aux Publications de la Sorbonne en 1981, et rééditée par L'Harmattan en 2009.

Laburthe fut membre de la délégation française à divers Congrès internationaux des Etudes africaines, en particulier à Addis-Abbeba, en 1973, à Kinshasa, en 1978 et à Ibadan, en 1985.





En juin 1976, il fut missionné à Lomé pour organiser le département de philosophie et sciences sociales et les enseignements d'une maîtrise en quatre années. Il y réalisa deux autres missions en 1977 et 1978.

Après cinq années passées en Bretagne, les difficultés qu'il eut à faire de la recherche à l'université de Rennes le conduisirent à candidater, en 1977, à un poste de professeur d'anthropologie sociale à l'université René Descartes. Il y fut élu et y professa cinq années avant de s'expatrier à nouveau. Il devint rapidement membre du jury de l'agrégation de sciences sociales et fut administrateur du centre universitaire de Clichy qui dépendait de son université de 1978 à 1980.

Directeur du laboratoire d'ethnologie de la Sorbonne, Philippe Laburthe-Tolra organisa chaque année en Bretagne, à partir de 1978, des stages et séminaires d'initiation à la recherche en anthropologie

Il fonda, en 1979, l'Association Roger Bastide pour le développement de la recherche ethnologique. Cette association fut dissoute en 2002 et ses fonds furent transférés à l'association *Bastidiana*, qui éditait la revue du même nom. Il fit partie de son comité de rédaction et en assura la présidence.

En 1980, la jeune Association Roger Bastide obtint le financement d'un stage de collectes anthropologiques en Bretagne ce qui relevait d'un projet d'étudiants. Ce stage d'une trentaine de personnes durant une dizaine de jours se tint dans un village près de Redon. À la suite des enquêtes effectuées, trois ouvrages furent publiés sous la direction de Philippe Laburthe-Tolra : *Le pays de Redon*, *Conter et chanter en pays de Redon* et *La Grande Brière*.

À cette époque, Thierry Delooz était chef du Département de philosophie de l'université de Ouagadougou. Cet ancien ami de Laburthe-Tolra au centre Richelieu de la Sorbonne l'invita à donner quelques semaines de cours en Haute-Volta, puis lui offrit de prendre son poste quelques mois plus tard. Philippe Laburthe accepta et devint professeur titulaire d'anthropologie, détaché de l'université Paris V à Ouagadougou de 1982 à 1986.

Son séjour en Haute-Volta fut moins intéressant que son expatriation camerounaise pour deux raisons principales :

La première fut l'arrivée de France de jeunes agrégés voltaïques qui avaient vocation à prendre la place qui leur revenait naturellement dans le cadre de l'africanisation des postes. La seconde fut le coup d'État du capitaine Thomas Sankara qui survint quelques mois après son arrivée en mai 1983. La France fut accusée d'avoir spolié le pays et la Haute-Volta, rebaptisée Burkina Faso, se tourna vers la Russie et l'Albanie. Les universitaires furent réquisitionnés pour travailler sur le chantier patriotique de la ligne de chemin de fer de 400 kilomètres qui devait relier Ouagadougou aux mines de manganèse de Tambao.

Laburthe-Tolra fut proche de Sankara qui était un voisin très accessible.

Il put entreprendre quelques recherches, en particulier sur l'ethnie Turka qui était animiste et avait conservé de nombreuses coutumes. Il s'intéressa en particulier à l'influence de l'Islam



sur celles-ci. Durant les quatre années de son séjour voltaïque il enseigna l'anthropologie sociale et eut de bons rapports avec ses étudiants. Malgré son éloignement, il dirigea quatre thèses de troisième cycle et une thèse d'Etat. De même, il participa à une quinzaine de jurys de soutenance de thèse qu'il présida souvent.

En 1984, Laburthe fut élu à la 20<sup>e</sup> section du Conseil Supérieur des Universités. La même année, il publia chez Karthala *Initiation et sociétés secrètes au Cameroun – Les mystères de la nuit - Essai sur la religion beti*.

En janvier 1986, il rentra en France où il retrouva son poste à l'université René Descartes et publia *Le tombeau du Soleil : Chronique des Bendzo*, un roman ethnologique inspiré par son séjour au Cameroun.

Il reprit l'année suivante la direction du Laboratoire d'Ethnologie de la Sorbonne qu'il conserva dix années. Il y organisa en 1987, 1988 et 1989 des stages d'initiation à la recherche anthropologique en Loire atlantique, dans la Grande Brière. Les trois années suivantes, il les monta dans le Maine-et-Loire, puis de 1993 à 1997, à Besançon, enfin, en 1998 et 1999, à Calais.

En 1989, Laburthe-Tolra publia *L'Étendard du prophète*, un roman historique concernant l'islamisation de l'empire peul, au milieu du XIX siècle.

En 1993, il publia avec Jean-Pierre Warnier un manuel d'ethnologie et d'anthropologie aux presses universitaires de France, réédité en 2003 et 2016.

En 1994, fut publié sous sa direction, chez L'Harmattan, *Roger Bastide ou le Réjouissement de l'abîme*, échos d'un colloque tenu à Cerisay-la-Salle, en 1992.

En janvier 1996, il fut élu au CA de la Faculté des Sciences humaines et sociales de la Sorbonne puis, en mars, à la direction du département. Il publia la même année son roman *Fugue en Sorbonne mineure*.

Philippe Laburthe-Tolra fut élu doyen de la Faculté des Sciences humaines et sociales de la Sorbonne en juin 1997. Il publia l'année suivante *Critique de la raison ethnologique* aux Presses universitaires de France, et en 1999 *Vers la lumière ? ou Le désir d'Ariel : à propos des Beti du Cameroun*, chez Karthala, et fut coauteur de l'ouvrage consacré aux Fang, édité par le musée Dapper. Il prit sa retraite, en octobre 1999, à l'âge de 70 ans.

Il resta très actif au cours de sa retraite durant laquelle il continua à diriger de nombreuses thèses. Il participa de même à des séminaires, colloques, journées d'études, réunions scientifiques en grand nombre qu'il serait fastidieux d'énumérer.

Il continua aussi à dispenser des enseignements en France et à l'étranger. Parmi ses missions citons son enseignement d'anthropologie sociale générale à l'université francophone Senghor d'Alexandrie, en 2003, un enseignement d'ethnologie à l'université Paris IV, en 2004-2005.



Il adhéra à la CADE, en 2000, et fut élu l'année suivante président de la Société des Africanistes, fonction qu'il exerça jusqu'en 2008.

Laburthe-Tolra publia encore *Ecole de liberté*, en 2001, *Ancien pays de Yaoundé*, avec Jean-Marie Essono, en 2006, *Le rite tsoo chez les bënë du Cameroun*, en 2009.

En 2006, il fut élu membre de l'Académie d'Education et d'Etudes Sociales et devint, en 2008, président de l'Ecole d'Anthropologie fondée par Paul Broca, en 1876.

En 2010, il fut élu membre titulaire de notre confrérie.

En 2014, Ses entretiens avec Thierry Mathé furent publiés par l'Harmattan.

Chevalier de la Légion d'honneur, des Palmes Académiques, de la Valeur camerounaise et du Mérite camerounais, homme de sciences et homme de lettres, Philippe Laburthe-Tolra nous laisse une œuvre très importante : une quinzaine d'ouvrages et d'une centaine d'articles, mais c'eut été une gageure de vouloir rendre compte de la totalité de ses publications et activités dans le temps imparti.

Je dirais pour conclure que Philippe Laburthe-Tolra aimait notre confrérie et y était très attaché. Il était très régulièrement présent à nos séances. Il appréciait de pouvoir parler à ses confrères qui, disait-il, étaient parmi les plus brillants dans leur domaine, ce qui lui permettait des échanges fréquents et féconds.

Je vous remercie de l'attention portée.